HAL
open science

Hayim ben Moshe Bejerano, un intellectuel ottoman à la fin du XIXe siècle

Marie-Christine Bornes-Varol

To cite this version:

Marie-Christine Bornes-Varol. Hayim ben Moshe Bejerano, un intellectuel ottoman à la fin du XIXe siècle. Pierre-Sylvain Filliozat; Jean-Louis Bacqué-Grammont; Michel Zink. Recherches sur le Monde ottoman XVe-XIXe siècles, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, pp.275-289, 2014, 978-2877543095. hal-02139935

HAL Id: hal-02139935

https://inalco.hal.science/hal-02139935v1

Submitted on 26 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hayim ben Moshe Bejerano, un intellectuel ottoman à la fin du XIXe siècle[1]

1. Introduction

Behor Hayim ben Moshe Bejerano[2] (1846 – 1931), Grand-Rabbin de Turquie à la fin de sa vie, a laissé un manuscrit daté de 1913, contenant 2641 proverbes judéo-espagnols, ou du moins présentés comme tels par l'auteur, glosés et introduits par une étude savante sur les proverbes. Des lettres de 1904 adressées à Angel Pulido Fernández (1904 : 60 ; 141), nous apprennent que le manuscrit était déjà bien avancé et l'auteur y exprimait le désir de le voir publier en Espagne.

Or cette personne éminente, érudite, qui faisait oeuvre de folkloriste, et qui écrivait dans un judéo-espagnol très hispanisé - qui plus est en caractères latins et non en *solitreo* ou cursive hébraïque orientale, comme c'est l'usage pour le judéo-espagnol de cette époque, surtout de la part d'un rabbin - n'a pas beaucoup retenu l'attention des biographes. A titre d'exemple, l'*Encyclopedia Judaica*, que l'on a connue plus bavarde, ne lui consacre que quelques lignes, et encore comportent-elles des erreurs (3 : 273). On ne dispose que des nécrologies et obituaires de 1931 (Galante 1985 : I, 265-270) notamment l'article de son ancien élève Salomon Rozanès (Grosman, 1992 : 222-226), de quelques mentions éparses (Levy, 2002 ; Eskenazi & Krispin, 2002), de quelques articles de journaux et de lettres de H. Bejarano au sénateur espagnol A. Pulido (Pulido Fernandez : 1904 ; 1905). Ces notices contiennent des lacunes, des erreurs voire des contradictions, et le matériel manque pour les corriger[3]. Les Judéo-Espagnols, jusqu'à une date récente, n'avaient pas coutume de rédiger des mémoires ou des autobiographies[4] et l'importante presse judéo-espagnole - plus de 300 titres de la fin du XIXe à 1939 - commence tout juste à être exploitée.

Pourtant, à travers l'itinéraire de cet érudit polyglotte qui passe d'Eski Zagara (Stara Zagora) à Rustchuk (Ruse), Bucarest, Andrinople et Istanbul, qui voyage à Vienne et à Paris,

---

[1] Une version proche de cette contribution est à paraître dans *La presse judéo-espagnole, support et vecteur de la modernité*, R. Sanchez & M. C. Bornes Varol (eds), Istanbul : Libra.

[2] Orthographié différemment y compris par lui-même, le nom se prononce aussi Bidjerano (en turc Becerano) et se trouve aussi souvent sous la forme Bejarano ; « Bekhor Hayyim Ben Moses Bejerano » dans l'*Encyclopedia Judaica*. H. Bejerano est parfois surnommé familièrement «Haribi Behor ». Dans sa correspondance espagnole il adapte son prénom selon l'usage judéo-espagnol où Hayim donne Henri et Enrique.

[3] L'ouvrage de Moshe David Gaon (1938) est un outil précieux mais daté qu'il convient aujourd'hui de renouveler.

[4] L'autobiographie de Betsalel HaLévy, qui vient d'être publiée est à cet égard une exception notable (Rodrigue A., S. A. Stein, I. Jerusalmi, *A Jewish Voice from Ottoman Salonica – The Ladino Memoir of Sa'adi Besalel A-levi*, Stanford University Press, 2011)

à travers sa formation, son évolution, ses réseaux de fréquentations, c'est tout une part de l'histoire des intellectuels juifs de l'Empire ottoman qui se dessine.

A priori rien ne destine Bejerano au parcours qui sera le sien : il est issu d'une famille moyenne, plutôt aisée et lettrée, il est né dans une petite ville de province, son éducation du *Talmud Torah* à la *yeshiva* est on ne peut plus traditionnelle, il se destine à la carrière de rabbin et aucune matière profane ou séculière ne fait, a priori, partie de l'enseignement qui lui est distribué. Pourtant il appartient à un courant qui a commencé à la génération antérieure, si ce n'est plus tôt, d'intellectuels à la fois traditionnalistes et modernistes. Ce qui peut sembler contradictoire et pourtant ne l'est pas.

2. Le Courant de modernisation de la société judéo-espagnole

Les historiens ont souvent eu tendance, ainsi que le remarquent Julia Phillips Cohen et Sarah Abrevaya Stein dans un article récent et novateur (2010), à considérer que les réformes européennes, timidement portées par les élites communautaires juives de l'Empire ottoman et combattues par les franges traditionnalistes n'avaient pu s'imposer que de l'extérieur. On cite d'ordinaire l'action des philanthropes anglais et de l'oeuvre de l'Alliance Israélite Universelle volant au secours des communautés d'Orient après l'affaire de Damas. Le parcours exemplaire de Hayim ben Moshe Bejerano prouve que cette image d'Epinal est réductrice. Si les communautés juives de l'Empire Ottoman se tournent vers l'Alliance, c'est en connaissance de cause, parce qu'elles la jugent seule capable d'accompagner institutionnellement et financièrement l'oeuvre de scolarisation massive et de modernisation qu'elles visent et qu'elles ont déjà entreprise.

Le progrès est bon d'où qu'il vienne et quel que soit sa forme et, dans leur esprit, il ne contredit pas la religion ni les valeurs du judaïsme. On voit ainsi Bejerano et ses contemporains priser l'influence des *maskilim* (mouvement d'intellectuels juifs ashkénazes) qui leur parvient notamment de Vienne. Les *maskilim* prônent le développement de la langue hébraïque et de son enseignement, voire sa promotion comme langue parlée. On voit aussi les Judéo-Espagnols adhérer dès le début du *Tanzimat* (1939) à la modernisation des villes, des écoles, des infrastructures venue des modernistes réformateurs ottomans, dont le *Tuna Vilaeti* gouverné par Midhat Pasha et Rustchuk (Ruse) sa « capitale », seront le laboratoire entre 1864 et 1868 (Zvi Keren, 2002 ; Svoboda Alexandra Dimitrovna & Penka Angelova, 2004 : 264). On les voit fonder un enseignement de masse, dans des écoles aux programmes réformés, intégrant matières scientifiques et matières religieuses et enseignant l'hébreu, le

français et le turc, qu'ils pérenniseront en les confiant à l'Alliance Israélite Universelle (fondée en 1860). Ils développent une presse moderne, abondante et variée, chargée de véhiculer le progrès sous toutes ses formes parmi les masses judéo-espagnoles, en hébreu et en judéo-espagnol. On les voit enfin s'interroger sur l'état et sur le statut du judéo-espagnol dans un monde qui change, en prôner la correction, l'adaptation et la réforme, voire le remplacement par le castillan, notamment en raison des liens qu'ils établissent avec les libéraux espagnols.

3. Les années de formation

H. Bejerano naît donc à Eski Zagara en 1846 dans une famille de commerçants. Les familles juives y sont pour la plupart originaire d'Andrinople et profitent du développement des communications entre Andrinople et Rustchuk, sur le Danube. C'est une route commerçante qui s'est ouverte au début du XIXe s. et qui a attiré beaucoup de monde : depuis Rustchuk en remontant le Danube on se rend à Belgrade et à Vienne, en le descendant on gagne Istanbul par la mer Noire (Z. Keren, 2002 : 68). La ville de Bucarest, en Roumanie, est toute proche.

Bejerano étudie au *Talmud Torah* de la ville, dans l'une de ces écoles religieuses traditionnelles dont les thuriféraires de l'Alliance diront tant de mal. Son compagnon d'études Eliyahu Mordehay Crispin, de un an son aîné, est issu d'une famille de rabbins lettrés qui possèdent une importante bibliothèque (Diaz Mas & Barquin, 2007). D'après ce qu'écrit Crispin[5], Bejerano qui étudiait le Talmud à la *yeshiva* sous son aile pouvait également lire les livres des lumières juives, *sifre askala*, dans la bibliothèque de son père. Crispin, qui a des notions de musique, lui enseigne aussi les *maqams* turcs et, ensemble, ils étudient le turc. Ces deux étudiants de province qui se destinent à la carrière de rabbin et suivent un enseignement rabbinique des plus traditionnels sont en effet soucieux d'approfondir leurs connaissances par l'étude des matières profanes et des langues.

Bientôt, Bejerano suit à Andrinople les leçons de Baruh Mitrani (Nassi, 2000 ; Lustyk, 2010), né en 1847, qui a été formé en hébreu à l'école moderne qu'a fondée dans cette ville le célèbre linguiste Joseph Halévy. Remarquablement précoce, Baruh Mitrani a reçu le titre de *rav* à treize ans et Joseph Halevy a veillé en personne à l'approfondissement de ses connaissances. Rappelons qu'après avoir enseigné à Andrinople puis à Bucarest, Joseph

[5] Les informations suivantes sont tirées du journal d'Eliyahu Mordehay Crispin, *El Luzero de la Pasensia*, publié à Turnu Severin entre 1885 et 1888 (Díaz-Mas & Barquín, 2007). Je remercie Cristina Martínez et Paloma Díaz Mas d'avoir mis la collection numérisée à ma disposition.

Halévy a été chargé d'une mission en Ethiopie par l'Alliance, puis d'une autre au Yemen par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et qu'il entra en 1879 en qualité de linguiste orientaliste à L'Ecole des Hautes Etudes à Paris (Franco, 1897 : 204 ; Phillips Cohen & Abrevaya Stein, 2010 : 353 – 355).

A Andrinople Joseph Halévy est lié à la famille de Yossef Danon, père d'Abraham Danon (Danon, 2010), linguiste orientaliste qui fut lecteur d'araméen à l'Institut des Langues Orientales (Inalco) à Paris. En 1867, Baruh Mitrani qui est rabbin, dirige le *Talmud Torah* d'Andrinople où l'on enseigne [d'après M. Franco (1897 : 204 – 205) citant le rapport de mission de Joseph Halevy], « avec méthode l'hébreu et le turc » et où l'on est en pourparler avec le comité central de l'Alliance pour obtenir la formation d'un professeur de français.

Quant à Eliyahu Crispin, il fonde à Eski Zagara une école pour les pauvres, une société de bienfaisance et il préside en 1868 le comité local de l'Alliance Israélite. Il approfondit ses connaissances de turc et agrandit la bibliothèque de son père. Il demeurera dans cette ville jusqu'à ce qu'en 1875 la situation économique se dégrade et qu'il doive trouver à travailler ailleurs (Díaz-Mas & Barquín 2007).

Devenu rabbin, Bejerano enseigne à l'école juive d'Eski Zagara l'hébreu et les matières religieuses, tout en poursuivant sa formation personnelle. Il apprend seul le français, il suit les nouveaux courants littéraires et il étudie la philosophie hébraïque.

4. Rustchuk, centre intellectuel des Judéo-Espagnols des Balkans

Cependant, à Rustchuk, ville voisine prospère en plein essor où les études rabbiniques sont à l'honneur, s'est développé en relation avec Vienne mais surtout sous l'influence de Midhat Pasha un courant novateur, progressiste et éclairé. La ville est reliée aux grandes capitales par le Danube, à Varna sur la mer Noire par une voie ferrée nouvellement construite et reliée à son arrière-pays jusqu'à Andrinople. Multiculturelle, prospère, elle reçoit des visiteurs, des commerçants et quatre hôtels y sont construits (Keren, 2002; Alexandra Dimitrovna & Angelova, 2004).

L'un des notables de la communauté juive locale est Abraham Rozanès, père de l'historien des Juifs de l'Empire ottoman Salomon Rozanès. Il est né en 1838 dans une famille de rabbins et de marchands (Keren, 2002). Il a d'bord étudié au *meldar*, l'école traditionnelle, et ensuite dans une école gréco-bulgare où il a appris le grec, puis il est allé à Vienne compléter sa formation (Grasiani, 1993; Arbell, 2004; Covo: 2005). Son père y a fondé une succursale de son commerce et a mis son frère Yishaq à sa tête (Keren, 2002). A Vienne, la

communauté judéo-espagnole côtoie les *maskilim* ashkénazes (Studemund-Halevy : 2010). Le rabbin Yisrael Hayim de Belgrade qui s'y est établi au début du siècle y a publié à partir de 1803 des ouvrages d'enseignement à destination des enfants judéo-espagnols, sur le modèle de ceux qu'éditent les Ashkénazes. *Otsar ha Hayim*, par exemple, publié en 1823, présente une méthode scientifique d'apprentissage de l'hébreu et, entre autres choses, une géographie du monde et un cours de mathématiques (Bunis, 1996).

De retour à Rustchuk, en 1856, Abraham Rozanès, propriétaire d'une riche bibliothèque, développe à son tour des idées novatrices et publie en 1861 dans un journal allemand des articles sur la nécessité de rénover l'enseignement dans les écoles juives. Midhat Pasha, entre 1864 et 1868, réorganise la ville, la poste, développe les infrastructures et ouvre une école moderne pour les filles et pour les garçons. Probablement encouragé par l'exemple de Midhat Pasha qu'il fréquente (Keren, 2002: 81), Abraham Rozanès qui a tenté précédemment à deux reprises d'ouvrir un *talmud torah* moderne réunissant tous les élèves et des professeurs formés (en 1860 et en 1864) ouvre en 1866 avec succès la première école juive séculière moderne où sont aussi scolarisés les enfants pauvres et où l'on enseigne la grammaire de l'hébreu (Keren, 2002). Il fait aussi partie d'un comité local de l'Alliance Israélite Universelle (fondé en 1866). Il fait appel à deux professeurs d'hébreu de renom, Menahem Farhi (Galante, 1985: II 110, 175; Quintana, 2010: 51 note 32) et Hayim Bejerano. L'historien Salomon Rozanès, fils d'Abraham et élève de Bejerano, raconte que ce dernier fut accueilli deux années durant chez son père avec sa famille afin de profiter de la bibliothèque et de pouvoir y étudier à loisir (Grosman, 1992 : 222 – 226).

Ensemble, Abraham Rozanès et Hayim Bejerano approfondissent leur connaissance du turc. Ils suivent les leçons de l'excellent professeur de turc qu'Abraham a choisi pour son fils Salomon et pour son école, Iskender Bey, fils d'un poète turc appartenant à une famille de notables ottomans de Rustchuk.

En 1873, l'Alliance prend en charge à la demande du comité local, l'école d'Abraham Rozanès, où l'on enseigne déjà en plus des matières religieuses et des sciences, l'hébreu, la grammaire hébraïque, le français et le turc. H. Bejerano y enseigne l'hébreu selon les méthodes modernes et, en sa qualité de rabbin, il est aussi *hazan*, chantre, de la synagogue. Il compose des poésies en hébreu, continue d'apprendre les langues et ajoute l'allemand à ses connaissances.

D'après une lettre de sa main écrite à Bucarest en 1880, il semble qu'il soit demeuré professeur d'hébreu à l'école de l'Alliance jusqu'à 1875 seulement. Salomon Rozanès fait état d'un différent survenu avec Menahem Farhi concernant les méthodes d'enseignement mais

déclare que c'est Menahem Farhi qui a quitté l'école pour en fonder une autre avant de revenir y enseigner.

A Rustchuk Bejerano a pu rencontrer Abraham Capon de la même génération que lui, de sept ans son cadet, qui appartient à une famille de notables et de rabbins de Rustchuk liée aux Rozanès et aux Canetti. Il s'établit tour à tour dans plusieurs villes de Bulgarie puis à Ploieşti (en Roumanie), ville proche de Bucarest, avant d'aller à Vienne dans le but d'émigrer aux Etats-Unis. Ce projet rencontrant des obstacles il finit par se se fixer à Sarajevo où il aura une grande influence (Schmid, 2010).

Cette élite intellectuelle qu'a rejointe Bejerano compte sur la presse pour transporter les idées nouvelles et convaincre les masses juives. Nous avons vu Abraham Rozanès publier ses idées sur l'enseignement dans un journal allemand en 1861 ; en 1864 il est dépositaire (et donc distributeur) d'*El Verdadero Progreso Israelit*, imprimé en judéo-espagnol en caractères hébreux carrés par un rabbin de Jérusalem, Ezra Benveniste (et imprimé à Paris pour éviter la censure ottomane)[6]. Le père de Hayim Bejerano, nous dit Salomon Rozanès, achetait tous les journaux qui paraissaient en hébreu à cette époque : *haMagid, haLevanon, haBazeleth,* et *Ivri Anohi*.

Comme Joseph Halevy le faisait en son temps, Baruh Mitrani et Hayim Bejerano contribuent en tant que correspondants à ces journaux et leur envoient de nombreux articles comme nous l'apprennent Bejarano lui-même dans une lettre à A. Pulido de 1904 (Pulido Fernández, 1904 : 136) et l'obituaire d'Abraham Elmaleh en 1931 (Grosman, 1992 : 230)[7].

Les intellectuels de Rustchuk sont liés au cercle des Judéo-Espagnols hispanophiles de Vienne et Hayim Bejerano écrit aussi dans leurs journaux, *El Dragoman* et *El Correo de Viena* de Shem Tov Semo (Pulido Fernández, 1904 : 136).

5. Après la guerre russo-turque l'installation à Bucarest

Lors de la guerre russo-turque (1877-78) Rustchuk est bombardée, les habitants fuient où ils le peuvent. D'après Salomon Rozanès encore, la maison de Hayim Bejerano est détruite

[6] La vie de cet intellectuel ottoman (1827 - 1899) qui a fondé deux journaux et parlait plusieurs langues nous est aujourd'hui mieux connue grâce aux travaux d'A. Cohen Bellaïche. Adepte du "sionisme religieux" mouvement propre aux Juifs ottomans, il diffusait les idées de l'idéologue Yehudah Alkalay de Zemlin (Croatie).

[7] Il cite les journaux suivants en disant bien que la liste n'en est pas exhaustive : *L'Univers Israélite* et *Les Archives Israélites* de Paris, en français ; *HaMagid* (Lick), *Ibri* (Brody), *Habazeleth* (Jérusalem), en hébreu ; *El Buletin de la enseñanza* (sic) de Madrid, en espagnol ; *El Correo* & *El Dragoman* de Vienne, *El Telégrafo, El Instructor, El Tiempo* de Constantinople, *El Amigo del pueblo, la Verdad, la Alborada* de Bulgarie, en judéo-espagnol.

par une bombe, sa mère tuée et sa femme grièvement blessée. Ruiné, il quitte Rustchuk sans que l'on sache très bien s'il se rend à Shumla ou à Istanbul, les informations étant contradictoires. En définitive à l'invitation de son beau-frère il se rend avec sa famille à Bucarest où il a une sœur mariée, pour s'y établir. Il y devient enseignant d'hébreu à l'école israélite espagnole, et *hazan* de la synagogue attenante appartenant, toutes deux, à la communauté judéo-espagnole (ou séfarade). Après des déboires dus à la guerre, son élève Salomon Rozanès s'est établi pour sa part à Constanza avec l'aide d'habitants influents de Bucarest, et publie des articles sur les Juifs de Bulgarie dans *Anuarul Pentru Israeliti*, puis dans d'autres revues, avant de retourner à Rustchuk.

L'école séfarade de Bucarest date de 1730. Elle a été agrandie en 1817 et une école de fille y a été ajoutée en 1878, grâce à des philanthropes séfarades Lea et Nissim Halfon. En plus de l'enseignement de l'hébreu, on y donne les cours en roumain pour les matières profanes et en judéo-espagnol pour le cours de morale, la Bible et la religion.

C'est à Bucarest que s'établit la renommée de Hayim Bejerano comme érudit et comme rabbin. Il connaît par coeur la Bible et le Talmud en entier, il parle couramment plusieurs langues vivantes et il a appris le grec ancien, le latin et le sanskrit. Il entreprend d'apprendre l'anglais. Cet engouement pour les langues est plus qu'une manie d'érudit doué pour leur apprentissage, appartenant une culture (judéo-espagnole) qui a toujours cultivé le multilinguisme comme moyen de communication et de circulation élargi. Bejerano s'intéresse aussi de près à leur enseignement et, de manière plus moderne encore, à leur fonctionnement. C'est du moins ce qui ressort de l'article sur l'espéranto de L. L. Zamenhof qu'il publie en 1888 dans le premier numéro de *El Enstruktor* revue scientifique et littéraire dirigée par David Fresco, directeur du journal *El Tyempo* à Istanbul. D. Bunis (à paraître)[8] montre comment il y introduit un important vocabulaire de description linguistique fondé sur le français (en grande partie), l'espagnol et l'italien.

Bucarest est une ville où la communauté Ashkénaze est bien plus importante que la communauté séfarade. Il y fréquente Moshe Gaster, romaniste (formé par Gustav Gröber) et folkloriste spécialiste des exempla rabbiniques. Rabbin formé au séminaire de Breslau, il est envoyé en 1878 comme délégué à l'assemblée Générale de l'Alliance Israélite Universelle. Moshe Gaster, après son expulsion de Roumanie en 1885 en raison de son engagement pour les droits civiques des Juifs, enseignera à Oxford avant de devenir grand-rabbin de la communauté séfarade de Londres. On lui doit de nombreux ouvrages sur la littérature

[8] D. Bunis, qui analyse l'article de Bejerano intitulé « La lingua universal » donne comme référence *El Instruktor*, n°1, p. 163 – 164, 1888.

exemplaire parmi les Juifs au Moyen Age et à l'époque moderne (Levy, 2002 : 324 – 325 ; Saim, 2007).

Haïm Bejerano devient rapidement directeur de l'école israélite espagnole et rabbin de la synagogue séfarade. Il continue d'envoyer des articles à la presse en hébreu et collabore aux journaux judéo-espagnols, dont le nombre se multiplie à la fin du XIXe siècle. La presse reste en effet considérée comme le support idéal pour la diffusion des idées nouvelles et surtout du savoir et de la culture auprès des couches les plus pauvres et les moins instruites de la population juive.

Baruh Mitrani, son collègue d'Andrinople, publie deux journaux en hébreu de brève existence *Karmi* vers 1880 et *Karmi sheli* vers 1890. Abraham Capon cherche à fonder à la fin du XIXe siècle son journal *la Alvorada* (judéo-espagnol en caractères hébreux *Rashi*), à Ploieşti, tout près de Bucarest, où il est arrivé en 1885, et le journal est imprimé à Rustchuk tout d'abord. On a vu plus haut que H. Bejerano lui envoyait des articles. Lorsqu'Abraham Capon s'établit à Sarajevo, il publie à nouveau *la Alvorada* qui ne paraîtra pas longtemps mais qui aura une considérable influence sur les Juifs de la ville. Eliyahu Crispin, de son côté, après avoir collaboré au journal de Vienne *El Coreo de Viena* et à la *Guerta de istoria* de Shemtov Semo, fonde vers 1890 el *Luzero de la pasensia* à Turnu Severin (en Roumanie au bord du Danube) où il s'est établi comme rabbin et professeur d'hébreu. Les liens de ces intellectuels du Danube avec Vienne sont constants. Leon Haïm Tuvy, né en 1860 à Bucarest et qui collabore aux journaux de Shem Tov Semo et à la *Ilustra Guerta de Istorya* (Studemund – Halevy, 2010 : 320), manifeste dans une lettre parue en 1886 dans *El luzero de la pasensia* de Crispin son admiration pour les talents de pédagogue de Hayim Bejarano.

A Vienne, où réside le fils du sénateur Angel Pulido qui est en lien avec la communauté judéo-espagnole qui s'y trouve, des jeunes gens ont fondé *La Buena Esperanza*, une société qui vise à l'enseignement de l'espagnol. Comme Hayim Bejerano, Eliyahu Crispin déplore l'état du judéo-espagnol parlé et écrit dans les journaux. Ils en attribuent tous deux en grande partie la faute à l'alphabet hébreu qui n'est pas adapté à sa transcription. Il décide donc de publier son journal en caractères latins, ce qui va l'amener peu à peu à l'hispaniser intégralement au cours des années. Bejerano y voit un moyen de resserrer les liens avec l'Espagne par l'échange et la circulation des publications, désormais accessibles directement aux Espagnols.

6. Les liens avec les intellectuels Espagnols

Soucieux d'améliorer sa langue, de l'enrichir, de la « moderniser », Hayim Bejerano s'est tourné vers l'Espagne peu de temps après être arrivé à Bucarest. Il a décidé d'apprendre et d'enseigner l'espagnol. Il est entré en contact avec des intellectuels espagnols libéraux et envoie des articles à leurs publications. Il correspond notamment avec Joaquín Costa, membre de l'académie, libéral et directeur du *Boletín de la Institución de Libre Enseñanza*. Il publie en 1883 dans cet organe des progressistes espagnols, un article sur les Juifs d'Orient, l'émigration en Palestine des Juifs de Russie, les difficultés qu'elle rencontre, la nécessité de les y établir et loue la bonté du Sultan qui accorde des terres. Ses références montrent qu'il est un grand lecteur (notamment en allemand) et qu'il suit aussi de près la presse étrangère, notamment la presse espagnole (Bidjarano, 1883).

Les progressistes espagnols appellent à cette époque à établir des contacts et à renforcer les liens avec les Judéo-Espagnols. Le sénateur Angel Pulido Fernández prononce plusieurs discours en ce sens, s'adresse aux intellectuels et envoie livres, journaux et dictionnaires à Vienne, Bucarest, Turnu Severin, Istanbul, etc. Bejarano, qui parle également le roumain et l'italien et travaille aussi comme interprète officiel en plusieurs langues, est entré en contact avec la reine Elisabeth de Roumanie, qui aime l'espagnol et écrit sous le nom d'auteur de Carmen Silva (Grosman, 1992 : 222 – 226). Il correspond alors avec des auteurs, des savants et des écrivains de la « génération de 98 », le philosophe Miguel de Unamuno par exemple[9], et l'académicien Ramón Menéndez Pidal qui envoie plusieurs missions dans les Balkans pour relever les *romances* et les proverbes judéo-espagnols. C'est probablement à cette époque qu'il recueille et entreprend de commenter un énorme corpus de proverbes, dont il s'efforce d'hispaniser la langue.

Avec ces intellectuels espagnols, surtout fascinés par ce que les Judéo-Espagnols gardent de la langue et de la culture ancienne, le rapport de Bejerano est essentiellement affectif. De toute autre nature est son admiration pour la France. Bejerano a un fils médecin à Paris, auquel il rend visite. Il envoie l'une de ses filles à l'école de l'AIU pour y suivre des études supérieures et il correspond, semble-t-il avec Ernest Renan et avec Jules Simon dont il a entrepris de traduire en hébreu « La Religion naturelle » (Pulido Fernández, 1904 : 136).

Hayim Bejerano est grand-rabbin des Séfarades de Bucarest lorsqu'il rencontre, en 1903, le sénateur Pulido à bord d'un bateau sur le Danube. Il lui montre les lettres qu'il a

[9] Il écrit lui-même page 68 de son manuscrit qu'il correspond avec « Don Angel Pulido (sénateur), Don Miguel de Unamuno, Don Ramón Menéndez Pidal (académicien), Don Lopez Lapuya , Don Mario Mendez Bejarano (professeur d'université), Don Antonio Sanchez Moguel , Don Manuel Ortega entre autres savants d'Espagne », notre traduction.

adressées à Elias pacha, médecin du sultan. Angel Pulido viendra visiter sa synagogue et son école, et ne cessera de correspondre avec lui. Il le propose comme membre de l'académie espagnole de la langue (Pulido, 1904 : 15, 17 et 108).

7. Le grand rabbin d'Andrinople puis d'Istanbul

Sa renommée à Bucarest est grande et sa position assurée mais, lorsqu'en 1908 la communauté d'Andrinople lui offre le poste de grand-rabbin après la mort de Rabbi Raphaël Behmoiras, il l'accepte immédiatement. Sans doute la situation des Juifs en Roumanie était-elle de plus en plus difficile à supporter : M. Gaster avait été expulsé en 1885 ; en 1900, jugeant la situation insupportable, A. Capon avait décidé d'émigrer aux Etats-Unis avant de se fixer à Sarajevo (Schmid, 2010 : 101).

On a peu de données sur son séjour à Andrinople où il met semble-t-il la dernière main à son grand proverbier glosé. On rapporte qu'il manifeste son attachement à la Turquie face au général Vazoff, lorsqu'Andrinople est prise par les Bulgares lors des guerres balkaniques en 1912 (Galante, 1885 : I, 266).

Après le départ du Grand-Rabbin Hayim Nahum Efendi proche de l'Alliance et des jeunes Turcs, la communauté lui cherche un successeur, en 1920. Elle fait appel à Hayim Bejerano pour devenir grand-rabbin de Turquie. Il y noue une grande amitié avec Abraham Galante, qui comme Salomon Rozanès, appartient à la nouvelle génération des historiens du judaïsme ottoman (Phillips Cohen & Abrevaya Stein, 2010).

Ainsi Hayim Bejerano est-il représentatif de ces intellectuels ottomans de la deuxième moitié du XIXe siècle, attachés à l'Empire Ottoman mais aspirant à sa réforme et suivant pour cela les courants progressistes qui le traversent.

Nés dans un milieu rabbinique traditionnel et lettré, on les voit emportés par l'esprit du *Tanzimat*, puis de la réforme constitutionnelle vers la modernisation de leur communauté. L'attachement de Bejerano à l'Empire ne semble jamais en contradiction avec son attachement au modèle français de l'émancipation des Juifs et sa fidélité à l'AIU, ni avec son espoir de voir naître une patrie juive en Palestine, ni avec sa revendication affirmée des liens renoués avec l'Espagne.

La liste de ses titres qui figure en première page du manuscrit de son proverbier témoigne de son identité juive ottomane, multilingue, multiculturelle, ouverte et syncrétique :

« Hym (sic) Enrique Moshe Bejarano

Gran Rabino de Turquia
Miembro de la Academia de la lengua de Madrid
Miembro del Comite Academico de Istoria Internacional de Paris
Miembro de la Benemeriti Italiana y Dante Alighieri
Gran Cordon de Osmanie y Medjidie
Chevalier de la Coroana Romaniei. »

Une synthèse proche de l'esprit qui régnait dans le Rustchuk de sa jeunesse, encore sous l'influence de Midhat Pasha.

Marie-Christine BORNES VAROL
Prof. Dépt ; Etudes Hébraïques & Juives
INALCO et CERMOM (EA 4087)
varol@noos.fr

Bibliographie

ALEXANDRA DIMITROVA Svoboda, and ANGELOVA Penka, *Canetti, Roustchouk, and Bulgaria: The Impact of Origin on His Works*, in Dagmar C. G. Lorenz (ed.), *A Companion to the works of Elias Canetti*, Rochester (USA) : Camden House, 2004 : 261 – 287.

BENBASSA Esther et RODRIGUE Aron, *Histoire des Juifs sépharades – De Tolède à Salonique*, Paris : Seuil, 2002. (1ière éd. La Découverte 1993).

BENBASSA Esther, « The Process of Modernisation of Eastern Sephardi Communities » in Harvey E. Goldberg (éd.) *Sephardi and Middle Eastern Jewries – History and Culture in the Modern Era*, New York : The Jewish Theological Seminary of America, 1996 : 89 – 98.

BUNIS David M., « Yisrael Haim of Belgrade and the History of Judezmo Linguistics. » in Jean Baumgarten and Sophie Kessler-Mesguich (éd.), *Histoire, Epistémologie, Langage*: *La linguistique de l'hébreu et des langues juives*, Paris : SHESL & PUV, 1996 : 151 - 166.

BUNIS David M., « The Judezmo Press as a Forum for Modern Linguistic Discourse » in *La presse judéo-espagnole support et vecteur de la modernité*, Rosa Sánchez et Marie-Christine Bornes Varol (éd.), Istanbul : Libra, (à paraître).

DANON Dina, « Abraham Danon, la vie d'un *maskil* ottoman, 1857 – 1925 », in Esther Benbassa (dir.) *Itinéraires sépharades – Complexité et diversité des identités*, Paris : PUPS, 2010 : 181 – 192.

DIAZ MAS Paloma & BARQUIN Amelia, « Relaciones entre la prensa española y la prensa sefardí a finales del siglo XIX : el caso de *El Luzero de la Pasensia* » in Pablo Asuero Martín & Karen Gerson Şarhon K. (éd.), *Ayer i hoy de la prensa en judeoespañol*, Istanbul : Isis, 2007 : 37 – 46.

DIAZ MAS Paloma & SANCHEZ PEREZ María (ed.), *Los sefardíes ante los retos del mundo contemporáneo. Identidad y mentalidades*, Madrid : CSIC, 2010.

ESKENAZI Jacques & KRISPIN Alfred, *Jews in the Bulgarian Hinterland an Annotated Bibliography*, (traduit du bulgare en anglais par A. Krispin), Sofia : International Center for Minority Studies and Intercultural Relations, 2002.

FRANCO Moïse, *Histoire des Israélites de l'Empire ottoman*, Paris : AIU & Nadir, 2004. [1ière éd. Durlacher, 1897]

GALANTE Abraham, *Histoire des Juifs de Turquie*, 9 vol., Istanbul : Isis, s.d. [1985]

GAON Moshe David, *Yehudei haMizrah be Eretz Yisraël* [Les Juifs d'Orient en Erets Israël], Jérusalem, 1938, 2 Vol., n° 709 & 143.

GROSMAN Moshe, *Dr. Markus (1870 – 1944) - Osmanlidan cumhuriyete Geçişte tûrk yahudilerinden görünümler*, Istanbul : As Matbaacılık, 1992.

KALDERON Albert E., *Abraham Galante – A Biography*, New York : Sepher Hermon Press, 1983.

KEREN Zvi, « The Jews of Rusçuk : Growth of a Community in the Capital of the Danube District » in Minna ROZEN (éd.), *The Last Ottoman Century and Beyond*, Leyde, 2002 : 267-82.

KEREN Zvi, *The Jews of Rusçuk from Periphery to Capital of the Tuna Vilayeti*, Istanbul : Isis, 2011.[10]

LEVY Avigdor, *Jews, Turks, Ottomans - A Shared History, Fifteenth Through the Twentieth Century*, New York : Syracuse, 2002.

PHILLIPS COHEN Julia & ABREVAYA STEIN Sarah, « Sephardic Scholarly Worlds : Toward a Novel Geography of Modern Jewish History », *The Jewish Quarterly Review*, 100, 3, 2010 : 349 -384.

[10] Cet ouvrage a paru alors que le présent article était terminé. N'ayant pu me le procurer à temps, je n'ai pas pu l'utiliser.

PULIDO FERNANDEZ Angel, *Los Israelitas españoles y el idioma castellano*, Madrid : Suc. de Rivadeneyra, 1904

PULIDO FERNANDEZ Angel, *Españoles sin patria y la raza sefardi*, Universidad de Granada, 1993 (coll. Archivum) [1ière ed. 1905]

QUINTANA RODRIGUEZ Aldina, « El judeoespañol, una lengua pluricéntrica al margen del español » in P. Díaz Mas et M. Sánchez Pérez, *Los sefardíes… (cf. supra)*, 2010 : 33 – 54.

ROZEN Minna (éd.), *The Last Ottoman Century and Beyond: The Jews of Turkey and the Balkans,1808–1945*, 2 vol., Tel Aviv : Goren-Goldstein Diaspora Research Center & TAU, 2002.

SAIM M. « A New Rhetoric for Modern Jewish Studies : Moses Gaster redefinition of Jewish Homiletic Concepts », *Rhétor : Revue de la Société Canadienne pour l'Etude de la Rhétorique* 2, 2007 : 1 - 20. www.cssr-scer.ca/rhetor .

SCHMID Béatrice, « *Por el adelantamiento de la nación.* Las ideas linguísticas de Abraham A. Cappon » in Paloma Díaz-Mas & María Sánchez Pérez (éd.) *Los sefardíes ante los retos del mundo contemporáneo. Identidad y mentalidades*, Madrid : CSIC, 2010 : 99 – 112.

SCHWARTZ Stephen, « Balkan Dreams, Modern Realities; Sarajevo, Center of Sephardism », *Forward*, August 15, 2003. http://www.forward.com/articles/7912/.

STUDEMUND – HALEVY Michael, « Shem Tov Semo, Sefardi Vienna and the craddle of Judezmo philology » in Díaz Mas et Sánchez Pérez (éd.) *Los Sefardíes… (cf. supra)* : 317 - 332.

VOILLERY Pierre, « Le *kaza* de Stara Zagora (Eski Zaara) selon des descriptions publiées par le *Carigradski Vestnik* 1858 et le docteur Poyet 1859 - Contribution à l'histoire des Provinces bulgares de l'Empire Ottoman au milieu du XIXe siècle (deuxième partie)», in *Balkan Studies* 44 (1 – 2), Salonique : Institute for Balkan Studies, 2003 : 5 – 80.

Articles de presse & journaux

ARBELL Mordehay « Salomon Avraam Rosanes istoriador de los Djudios del imperio otomano » *Aki Yerushalayim* 74, 2004 : 20 – 22.

BIDJARANO (BEJERANO) Haim, « Los judíos españoles de Oriente », *Boletín de la Institución Libre de Enseñanza* 140, 1883 : 114 – 116.

COVO Yosef, « Los djidios de Ruschuk, Bulgaria, entre el Oriente i el Oksidente », *Aki Yerushalayim* 77, 2005 : 21 – 26.

GRASIANI Bentsion, « Los Rozanes », *Aki yerushalayim* 48, 1993 : 29 -31.

LUSTYK Bella, « Barouh Mitrani, mon arrière grand-père, juif errant et visionnaire » http://sites.google.com/site/sefaradinfo/Home/histoire-1/figures-judeo-espagnoles/rabbi-barouh-mitrani (Site consulté en Octobre 2010).

NASSI Gad, « Baruh Mitrani *Banim* (1847 – 1919) un prekursor de la askala, del sionizmo i del renasimiento del ebreo », *Aki Yerushalayim* 63, 2000 : 15 – 20.

El Luzero de la Pasensia, d'Eliyahu Mordehay Crispin, Turnu Severin, années 1886 – 1888.

El Verdadero Progreso Israelit, d'Ezra Benveniste, Paris, année 1864.

Texte manuscrit

BEJARANO (BEJERANO) Haym Enrique Moshe, *Colección de refranes maximas expresiones conservados por la tradicion oral y recogidos de labios de ancianos sefardies de Bulgaria, Palestina, Rumania, Rodes, Salonica, grecia, turquia, Yougoslavia precedidos de un Prologo*, Andrinopla, Juin 1913.

Mémoires

SIGALEA Robert, *De Bucarest à Siaugues ou Le chemin des écoliers et les sentiers de la peur*, Félines (07): Ed. du Fayet, 2003.

Fonds d'archives de l'AIU

AIU Bulgarie I C 43 ; I C1 48; XV E 95 ; M 43; G 15; (Rustchuk) 76 E 116 ; III B 57 – 85; 15 E; (Sofia) V B 115 – 119

(Cavalla) II E 4

AIU Roumanie IV B 60 – 64